

Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 15 août 1778

Expéditeur(s) : D'Alembert

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Relations entre les documents

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Citer cette page

D'Alembert, Lettre de D'Alembert à Frédéric II, 15 août 1778, 1778-08-15

Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 07/11/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/dalembert/items/show/1324>

Informations sur le contenu de la lettre

IncipitLes deux lettres du 22 et du 23 juillet...

RésuméA reçu le 13 août les deux l. de Fréd. II des 22 et 23 juillet. Rép. relatives à [Volt.] : le maréchal de Richelieu, l'opium, ses derniers ouvrages, ses manuscrits, sa bibliothèque achetée par [Cath. II]. L'éloge de Fréd. II servira de signal à bien d'autres. Embarras de l'Acad. fr. Magnifique buste de Volt. par Houdon. Quatrain sur Volt. et Christophe de Beaumont.

Justification de la datationBelin-Bossange p. 411-413, date du 16 août

Numéro inventaire78.42

Identifiant902

NumPappas1689

Présentation

Sous-titre1689

Date1778-08-15

Mentions légales

- Fiche : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Numérisation : Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG).

Editeur de la fiche Irène Passeron & Alexandre Guilbaud (IMJ-PRG) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Informations éditoriales sur la lettre

Format du texte de la lettre Non renseigné
 Publication de la lettre Preuss XXV, n° 201, p. 114-117
 Lieu d'expédition Paris
 Destinataire Frédéric II
 Lieu de destination Potsdam
 Contexte géographique Potsdam

Information générales

Langue Français
 Source impr., « Paris »
 Localisation du document Non renseigné

Description & Analyse

Analyse/Description/Remarques Belin-Bossange p. 411-413, date du 16 août
 Auteur(s) de l'analyse Belin-Bossange p. 411-413, date du 16 août
 Notice créée par [Irène Passeron](#) Notice créée le 06/05/2019 Dernière modification le 20/08/2024

Preuves xxv, 201, pp. 114-117
15 août 1778 D'Alembert à Frédéric II

Pap. 1689
Inv. 902

114

I. CORRESPONDANCE DE FRÉDÉRIC

Voilà de procurer cette lecture à V. M.^a Elle trouvera dans cette pièce de très-beaux vers, dignes du meilleur temps de l'antiquité, quelques belles scènes, et un rôle de père qui est très-beau. Quand l'auteur est tombé malade, il allait la faire imprimer, et se proposait de la dédier à l'Académie.

Je demande encore une fois, Sire, mille pardons à V. M.^a d'avoir abusé comme j'ai fait de sa patience et de son temps par cette énorme lettre, ou plutôt par ce volume; elle ne le lira pas, si, comme je n'en doute point, elle a quelque chose de mieux à faire; elle jettera ce bavardage au feu, si, comme je le crains, ce bavardage l'ennuie; mais j'ai mieux aimé courir le risque de l'ennuyer que de ne pas lui donner cette faible preuve de mon zèle pour exécuter ses ordres, et du plaisir que je ressens à faire ce que je crois pouvoir lui être agréable. C'est dans ces dispositions que je la supplie de vouloir bien recevoir cette lettre, à la fin de laquelle je prends la liberté de lui renouveler encore tous les sentiments de reconnaissance, d'admiration et de profond respect avec lesquels je serai toute ma vie, etc.

J'apprends, en fermant cette lettre, qu'un très-habile artiste vient de faire en terre une esquisse parfaitement ressemblante de celui que nous regrettons. Si V. M. en voulait un modèle, je donnerais ses ordres à cet artiste.

Paris, 3 juillet 1778

201. DU MÊME.

Paris, 15 août 1778, anniversaire de la bataille de Liegnitz.

Sire,

Les deux lettres, du 22 et du 23 juillet, dont Votre Majesté m'a honoré ne m'ont été parvenues qu'avant-hier, à trois semaines de date, et je ne perds pas un moment pour répondre aux questions

^a Voir t. I, p. xxv et XIX, p. 201 et XXIII, p. 203.

que V. M. me fait l'honneur de m'adresser sur le grand homme que nous avons perdu.

Je ne crois pas qu'il ait dit au maréchal de Richelieu le mot plaisant qu'on lui attribue : « Ah ! frère Caïn, tu m'as tué. » Je l'ai vu très-assidûment dans le cours de sa maladie ; j'y ai trouvé plusieurs fois le maréchal, et je n'ai pas entendu ce mot. Sa famille et tous ses amis n'en ont aucune connaissance. Il est vrai que le mot est plaisant, qu'il ressemble bien à ceux qu'il disait souvent, et que le maréchal ressemble encore mieux à frère Caïn ; mais il y a apparence que ce mot a été fait par quelqu'un qui croyait, ce qui n'est pas vrai, que le patriarcat s'était empoisonné avec de l'opium que lui avait donné le maréchal ; il lui en avait bien donné en effet, mais la bouteille fut cassée par la faute des domestiques, sans qu'il en eût pris une goutte.

Il est très-sûr que, quelques jours avant sa maladie, il prit beaucoup de café, pour travailler mieux à différentes choses qu'il voulait faire ; les corrections de sa tragédie étaient du nombre : il s'alluma le sang, perdit le sommeil, souffrit beaucoup de sa tranquillité, et, pour se calmer, se bourra d'opium qu'il envoya chercher chez l'apothicaire, et qui vraisemblablement a achevé de le tuer.

Dans le temps où il est tombé malade, je sais qu'il travaillait sur les prophéties de Daniel ; mais j'ignore où il en était. Je suis sûr aussi que, à la réquisition de l'impératrice de Russie, il avait déjà commencé quelques pages de son histoire.

Sa famille s'est accommodée avec un libraire étranger pour ses manuscrits ; mais comme ils sont encore sous le scellé, à Ferney, on ne sait s'il y en a beaucoup. On en doute, car il faisait imprimer à mesure qu'il composait ; il aimait à jouir, et ne mettait rien à fonds perdu.

L'impératrice de Russie vient d'acheter sa bibliothèque, qui est d'environ dix mille volumes, dont un grand nombre, dit-on, sont des notes de sa main. Cette princesse se propose de mettre cette bibliothèque dans un petit temple qu'elle fera construire expressément, et au milieu duquel elle fera construire un monument en son honneur.

* Voyez t. XXIV, p. 24.

Ce monument, Sire, ne vaudra pas l'*Éloge* que V. M. doit faire de ce grand homme. Cet *Éloge* rappellera un beau vers de Voltaire :^a

Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille.

Cet *Éloge*, Sire, sera le signal de beaucoup d'autres qui ne vaudront pas, mais auxquels il servira de modèle; et les gens de lettres apporteront après vous le denier de la veuve. L'Académie française ne pense point encore à lui choisir un successeur: elle y est trop embarrassée, elle tardera le plus qu'elle pourra; et ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le successeur de Voltaire sera reçu par un prêtre, qui était directeur lorsque ce grand homme est mort. Ses confrères suppléeront de leur mieux à ce que le capelan ne dira pas. Pourquoi faut-il qu'ils aient la langue et les mains liées? Nous voulons toujours lui faire un service, et nous n'espérons guère de l'obtenir; et chacun de nous peut dire, en parodiant un vers de l'opéra:

Ah! j'attendrai longtemps, la messe est loin encore.

Je ne sais si j'ai eu l'honneur de mander à V. M. qu'un très-habile artiste de ce pays-ci, nommé Houdon, déjà connu par plusieurs beaux ouvrages, a fait en terre, en attendant le marbre, un magnifique buste du patriarche, d'une ressemblance parfaite. Il serait digne d'être placé dans le cabinet de V. M., et donné par elle à l'Académie de Berlin.

Voici quatre vers excellents qu'on a faits sur lui:

Celui que dans Athènes eût adoré la Grèce,
Que dans Rome à sa table Auguste eût fait asseoir,
Nos Césars d'aujourd'hui n'ont pas voulu le voir,
Et monsieur de Beaumont lui refuse une messe.

Ce M. de Beaumont est le digne archevêque fanatique que Paris a le bonheur d'avoir.

Le désir de répondre aux questions de V. M. m'a empêché, Sire, de lui parler en détail des vœux ardents que toute la France

^a *Vuex. Le Ruysse à Paris, 1760. Œuvres de Voltaire, édit. Beuchot, t. XIV, p. 181. Condé, âgé de vingt ans, versa des larmes à la première représentation de Corneille.*

fait pour elle, de la gloire dont elle continue à se couvrir, de l'exemple qu'elle donne aux autres souverains, et de toutes les qualités sublimes qu'elle a déployées depuis six mois comme négociateur, comme guerrier et comme roi. Puissiez-vous donner encore longtemps de pareilles leçons aux *Césars d'aujourd'hui*!

Je suis avec la plus profonde et la plus tendre vénération, etc.

202. DU MEME.

Paris, 9 octobre 1778.

SIRE,

J'ai reçu avec la plus vive reconnaissance, et pour la mémoire de mon illustre ami, et pour l'honneur des lettres, les expressions si douces et si consolantes des sentiments de V. M. pour ce grand homme, et de son amour pour les talents et le génie. Je voudrais pouvoir faire lire à toute l'Europe littéraire ce que V. M. me fait l'honneur de m'écrire à ce sujet, et qui est si propre à encourager et à consoler ceux qui cherchent comme elle, quoique avec des talents bien inférieurs, à adoucir par la méditation et par l'étude les maux de la vie, les infirmités de la nature humaine, les traverses causées par la persécution et la calomnie. J'attends avec la plus vive impatience le monument immortel que V. M. se propose d'ériger à la gloire de celui que nous pleurons. L'Académie française vient de lui rendre des honneurs qu'elle n'avait encore rendus à personne. Sur la proposition que je lui en ai faite, et qui a été acceptée de tous mes confrères avec acclamation, elle a proposé l'éloge de M. de Voltaire pour le sujet du prix de poésie qu'elle doit donner l'année prochaine; pour rendre ce prix plus considérable, j'ai prié l'Académie d'accepter une somme de six cents livres, qui doublera le prix, et qui est pour moi le dernier de la veuve; et j'ai, de plus, donné à l'Académie un buste très-beau et très-ressemblant de M. de Voltaire, le seul que nous ayons encore dans notre salle d'assemblée. Ce buste, à